

La carte violette

Au directeur du Bureau de l'Anonymat,

J'ai trouvé ce récit abandonné sur une table, dans une bibliothèque. Je ne sais pas qui l'a laissé là, ni dans quel but, mais je soupçonne quelqu'un d'avoir assisté à l'une de nos interventions, et d'avoir tenté de la retranscrire.

Bien que le style quelque peu littéraire ne se prête pas à un compte-rendu exact, les événements relatés ressemblent suspectement à nos méthodes, c'est pourquoi je vous l'envoie. Je vous laisse juger de la procédure à suivre.

Cordialement,

Mathew B., directeur adjoint du Bureau des Archives et de la Comptabilité

00h02. Dans la petite gare de Juvillier, le quai était vide ; les trains avaient depuis longtemps cessé de passer, et le trafic ne reprendrait pas avant quelques heures. La nuit, seule, parcourait la voie ferrée, évitant les lueurs des lampadaires, énigmatique et silencieuse.

Était-ce un rêve ? Ou un cauchemar ? Un train se faufila entre les quais, glissant sans bruit sur les rails métalliques, avant de s'arrêter. Les portes s'ouvrirent et une silhouette en descendit.

L'espace d'un court instant, si quelqu'un s'était trouvé là, il aurait pu deviner une jeune fille aux cheveux d'un roux éclatant, avant qu'elle ne s'enfonce dans l'ombre, ne laissant derrière elle qu'un train fantôme qui reprenait sa route.

Les autres élèves étaient déjà entrés en cours depuis cinq minutes lorsque Dora Milois atteignit la salle 107, au terme d'une longue et fatigante ascension, qui lui laissa le souffle haché et le cœur battant — à moins que l'appréhension en soit seule responsable.

La jeune fille leva la main... et se figea, les doigts si près de la porte qu'elle sentait presque le contact du bois sur ses phalanges. Elle savait ce qui l'attendait à l'intérieur, connaissait les regards moqueurs et méprisants qui guettaient son arrivée. Oh, bon sang, pourquoi ne pouvait-elle pas simplement faire demi-tour et rentrer chez elle ? Dora sentit les prémices d'une nausée atrocement familière l'envahir.

Elle savait qu'elle était sur le point de partir, elle savait aussi que c'était une mauvaise idée. Alors, elle frappa, espérant de tout cœur ne pas recevoir de réponse.

« Entrez ! », l'invita une voix étouffée à l'intérieur.

Trop tard pour reculer. La tête baissée pour ne pas voir les regards, Dora entra. Malheureusement, elle ne pouvait pas se boucher les oreilles et elle perçut les murmures.

« J'y crois pas, "Dora l'exploratrice" est en retard ! », souffla quelqu'un.

Si seulement elle avait pu disparaître sous terre. Ou s'évanouir. Ses mains tremblaient tellement qu'elle faillit faire tomber ses lunettes en rajustant leur position.

Surtout, ne pas pleurer.

« Ah, c'est toi, Dora, s'adoucit le professeur. Va vite à ta place. »

L'adolescente obtempéra, sous les huées de ses camarades de classe, outrés qu'elle ait droit à un traitement de faveur.

« Fayotte ! », souffla Nina lorsqu'elle passa à son niveau — juste assez haut pour que Dora l'entende et assez bas pour que sa remarque échappe au professeur.

Surtout, ne pas pleurer.

Sa nausée allait la submerger. Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle soit exclue de cours. Lorsqu'elle s'assit à sa place, la jeune fille remarqua un mot scotché à son bureau : *La "meilleure" élève de la classe... en retard ?*

La gorge nouée, Dora arracha sauvagement le message, ne parvint pas à le déchirer ; il s'échappa de ses doigts tremblants et s'écrasa sur le sol. Des gloussements s'élevèrent.

Surtout, ne pas pleurer.

Elle sortit ses affaires et jeta un bref coup d'œil à sa voisine. D'ordinaire, Dora était seule à ce bureau mais ce jour-là, une jeune fille rousse était assise à côté d'elle. L'adolescente se demanda vaguement pourquoi elle ne l'avait jamais vue auparavant.

Un avion en papier atterrit entre elles. Suivi d'un deuxième. Puis d'un troisième. Dora avait envie de vomir. Derrière ses épaisses lunettes, ses yeux étincelaient de larmes contenues. Elle rabattit ses cheveux bruns autour de son visage, dans une tentative désespérée de se protéger du regard des autres.

Du coin de l'œil, la jeune fille vit sa voisine ramasser l'avion et le jeter à terre, où elle l'écrasa sous sa bottine. Choquée, Dora la regarda plus attentivement. Sur le moment, elle parvint à distinguer ses traits, mais plus tard, elle ne devait garder en mémoire que ses cheveux si roux qu'ils faisaient penser à une caricature et ses yeux vifs d'une couleur indéfinissable.

L'inconnue ne lui rendit pas son regard. Elle était concentrée sur une carte rectangulaire de couleur violette qu'elle faisait tourner entre ses doigts, inlassablement. Le mouvement cessa et elle consulta la carte. Il y était écrit en caractères gras : VICTIME.

Dora réalisa qu'elle regardait une place vide. Personne n'était plus assis à côté d'elle.

« Comment ça, tu viens pas ? »

La voix de Nina avoisinait dangereusement des octaves inaccessibles au commun des mortels. D'un geste rageur, elle passa la main dans les longs et magnifiques cheveux blonds que les autres filles lui enviaient.

Les yeux de Loïc furent irrésistiblement attirés par ce qui l'entourait. Les groupes d'amis qui riaient, leurs sacs posés à leurs pieds. La porte de la vie scolaire, sa peinture éraflée, les affiches qui couvraient le mur.

« Sérieux, Loïc ! Tout le monde vient, à part toi. C'est quoi, ton problème ? Tu ne veux plus de nous, c'est ça ? Tu t'es trouvé un autre groupe d'amis ? »

Typique de Nina. Au moindre problème, elle portait la main à son cœur en lui adressant un regard meurtri. Comme si c'était de la faute de Loïc si sa mère n'avait pas les moyens, et si son père ne dépenserait pas un centime pour lui faire plaisir.

« Je suis désolé, Nina, vraiment. Mes parents ne peuvent pas... »

— C'est bon, te fatigue pas, j'ai compris. De toute façon, c'est toujours comme ça avec toi. T'as toujours mieux à faire qu'être avec nous. »

Allons bon, les généralités à présent. Bon sang, cette fille était insupportable...

« C'est moi ou tu évites mon regard ? »

— Pas du tout. », mentit-il.

Loïc se força à la regarder. Les beaux yeux verts de Nina étincelaient de tant de fureur qu'il se ratatina sur lui-même. Son mètre quatre-vingt-cinq ne faisait pas le poids face à la langue acérée de l'adolescente, si fragile fut-elle sur le plan physique. Il préféra contempler une affiche violette juste au-dessus de la tête de son interlocutrice. Encore l'une de ces affiches inutile dénonçant le harcèlement. *Ils se moquaient de moi tous les jours*, y était-il écrit. *Ils m'insultaient, ils disaient que j'étais bizarre, que je devais me faire soigner.*

Loïc lisait les mots sans les comprendre, tout se brouillant sous ses yeux.

« Ecoute, j'en ai marre. Tu veux pas aller en Espagne avec nous ? Ne viens pas ! »

Mais je veux venir ! aurait voulu crier Loïc. *Je ferai n'importe quoi pour venir !* Une semaine en Espagne : le paradis. Une semaine loin de son incapable de père, de son horrible belle-mère, de son beau-frère pourri-gâté. Une semaine sans voir sa mère compter les factures ou supplier son père de verser la pension alimentaire.

Le lycéen se retint in extremis de le crier à voix haute. Il savait que Nina n'en aurait rien à faire. Rester calme. Contenir sa colère. Il se concentra sur l'affiche. Tout prétexte était bon à prendre, du moment qu'il l'empêchait de hurler. Ou de pleurer. Ou de frapper Nina. *Le pire, c'est qu'ils ne savaient même pas que ça me faisait mal*, poursuivait l'affiche. *Pour eux, c'était un jeu, une bonne blague.*

« Tu vas vraiment pas me regarder ? »

Loïc ouvrit la bouche, mais Nina n'en avait pas fini avec les reproches.

« Je sais pas ce que tu fais encore là. Tu ferais mieux de te barrer.

— Ouais, renchérit Marc en passant un bras autour de la taille de Nina. Barre-toi. »

Cette fois, Loïc les regarda vraiment, incrédule.

« Vous êtes sérieux ? »

Nina hochait la tête, très satisfaite d'elle-même, comme toujours. Marc l'imita immédiatement, l'air menaçant. Loïc chercha le regard de Chloé, mais elle fixait le sol. Fred secoua lentement la tête, avec une expression empreinte de culpabilité. Quant à Julie, elle était sur son téléphone. Aucun soutien à attendre, de la part d'aucun d'entre eux.

Venait-il vraiment de se faire éjecter de son groupe d'amis ? Apparemment oui.

Dissimulée dans l'ombre, une jeune fille rousse le regarda partir, la tête basse. Dans sa main, la carte sur laquelle était écrit VICTIME & COUPABLE se remit à tourner.

Mme Rochet soupira en constatant que son correspondant avait raccroché. Comment osait-il ? Elle se laissa tomber sur une chaise. Loïc lui avait pourtant assuré que son père allait verser la pension alimentaire, ce mois-ci. Evidemment, il ne l'avait pas fait.

Comment allait-elle bien pouvoir s'en sortir ?

Dehors, une rouquine lisait, assise sur un banc.

Nina bouscula Dora en passant à côté d'elle. Cette dernière laissa échapper un cri — et son téléphone, dont la vitre de protection se fissura. Elle voulut se pencher pour le ramasser, mais Marc la devança et le lui tendit.

« Mer... »

Dora n'acheva pas sa phrase. Avec un sourire mesquin, Marc enleva sa main et agita le téléphone hors de portée.

« Oups ! », se gaussa-t-il.

Sa victime essaya de récupérer son bien mais il la repoussa sans effort, amusé de la voir grimacer pour retenir ses larmes. *Tellement pitoyable*. Chloé rajouta une couche :

« Vas-y, reprend-le, puisque tu es si exceptionnelle... »

Un peu plus loin, une adolescente aux cheveux flamboyants regardait une carte tourner entre ses doigts, puis s'immobiliser. Le verdict fut sans appel : COUPABLES.

Loïc se laissa tomber sur un banc de la cour de récréation. Il se sentait terriblement seul. Il songea à sa mère, à ses yeux qui s'éclairaient lorsqu'il lui parlait de ses amis, de leurs projets, de leurs délires. Mensonges. Toujours. Il avait voulu croire en lui, en eux... Pourquoi ? Pour l'illusion d'être populaire, aimé, entouré ?

D'un geste machinal, il frotta le bleu sur son épaule. Non, il ne devait pas penser à cela. Tenir la peur à distance. Tenir tout court.

Malgré lui, ses yeux s'attachèrent à ses amis, lorsqu'ils arrivèrent dans la cour. Non, pas ses amis. Plus maintenant. *Ça lui passera*, voulut croire le Loïc optimiste en lui. *Elle va me dire de revenir, que c'était juste une blague*. Mais qui savait ce qui suivrait ? Combien de temps ferait-il les frais des humeurs de Nina et Marc ?

Au moins une de plus, songea-t-il. Toujours une de plus. Nina attirait les autres autour d'elle comme une flamme les papillons. Il ne faisait pas, ne ferait jamais, exception.

Loïc vit Nina bousculer Dora, le téléphone qui tombait, Marc qui le ramassait... Il eut soudainement envie de se trouver là-bas avec eux. Rire avec ses amis, se sentir à sa place, ne pas être l'exclu, pour une fois.

Parce que l'exclu, c'était Dora. D'où venait cette pensée, et pourquoi le gênait-elle ? C'était juste un jeu. Une blague. *Pour eux, c'était un jeu, une bonne blague*. Où avait-il entendu cette phrase, déjà ?

Ah oui. L'affiche, tout à l'heure. Sur le harcèlement.

Loïc remua sur le banc, franchement mal à l'aise, cette fois.

Cela n'avait rien à voir... Simple association d'idées.

Dora pleurait, il le devinait à la façon dont elle se recroquevillait sur elle-même, les mains pressées sur sa bouche.

Nina avait beaucoup de défauts, mais ce n'était pas une harceuse. Marc non plus. *Ils se moquaient tous les jours de moi*. Dora l'exploratrice. Miss Intello. Les mots sur son bureau. Les avions en papier. Les messages moqueurs sur le groupe classe.

Loïc se rendit compte qu'il s'était levé, malgré lui. Les mots tournaient dans sa tête. *Pour eux, c'était un jeu*. Sous ses yeux, Marc esquissa le geste de jeter le téléphone de Dora dans une bouche d'égouts. Chloé éclata de rire. *Une bonne blague*.

Non, ce n'était pas drôle. Ce n'était pas un jeu non plus. C'était du harcèlement. Et Loïc y avait participé. Ce dernier rejoignit le petit groupe, dégoûté de lui-même autant que des autres. Ils ne pensaient pas à mal, ne voulaient pas blesser Dora. Cela comptait pour quelque chose, non ? Peut-être que non. Peut-être qu'ils étaient détestables, tous autant qu'ils étaient.

Les regards se tournèrent vers lui. Loïc était terrifié. Intervenir maintenant revenait à admettre ce qu'il avait fait, admettre qu'il avait mal agi, que dans cette histoire, il était méchant, et non le héros. Il regarda les larmes sur les joues de Dora, et sa honte crut. « Rendez-lui son téléphone, ordonna-t-il, convoquant toute l'autorité de sa haute stature.

— On veut pas te voir, rétorqua Nina. T'as oublié ? »

Quelle sens de la répartie ! ironisa-t-il intérieurement, bien que la situation n'ait rien de plaisant.

« Je suis sérieux, Nina. C'est pas drôle, ce que vous faites. Vous vous moquez d'elle, vous l'humiliez... Vous êtes horribles avec elle.

— C'est pour rire. C'est pas de notre faute si Dora n'a pas de sens de l'humour... »

Elle avait l'air tellement hautaine, tellement détestable. Loïc se demanda comment ils avaient pu être amis. Sauf qu'ils n'avaient jamais vraiment été amis.

« Tu te rends même pas compte de ce que tu fais..., souffla-t-il. Ouvre les yeux ! Ça va trop loin, là ! C'est... (Le mot resta bloqué dans sa gorge.) Il faut que ça s'arrête.

— Tu veux pas que je joue avec le téléphone de l'intello ? interrogea Marc. Pas de problème. On peut le faire avec le tien, aussi.

— Attends... t'es en train de faire quoi, là ? releva Chloé.

— Il menace de harceler Loïc, murmura Dora, d'une voix brisée, presque inaudible.

— Harceler, harceler... N'exagérons pas. »

Mais Chloé ne paraissait pas convaincue. Elle fit un pas vers Marc.

« S'il te plaît, rend-lui son téléphone.

— T'es du côté de l'exploratrice ? Sérieux, Chloé ! »

Un bref instant, tout resta suspendu. Loïc voulait agir, mais il était figé sur place par le regard incandescent de Nina. Tout se mélangeait dans sa tête. La peur, la honte, la colère.

D'un geste autoritaire, Fred arracha le téléphone des mains de Marc et le rendit à sa propriétaire, qui le serra contre son cœur avant de déguerpir.

Dans son coin, l'adolescente rousse faisait toujours tourner sa carte entre ses doigts. Elle s'arrêta. RACHETÉS.

Complètement effondré, M. Léry n'entendait pas les mots compatissants du médecin. *Cancer de la prostate*. Il avait un cancer de la prostate. Rien ne l'avait préparé à ce basculement. C'était une catastrophe. Plus rien, désormais, ne serait comme avant, quelque soit le temps qu'il passerait à se défouler sur Loïc en rentrant.

Évidemment, il n'avait pas fait attention à la rouquine dans la salle d'attente. Sans quoi, il n'aurait pas manqué de se demander pourquoi sa carte comportait le mot COUPABLE.

La femme derrière le comptoir était trop occupée avec une cliente pour remarquer la fille qui entrait, et même dans le cas contraire, elle ne l'aurait pas vue. Pas plus qu'elle ne vit les bijoux disparaître. Une bague par-ci, un collier par-là... Le patron de Mme Léry la soupçonnerait. Tant pis pour elle. La carte avait tourné.

Ah, et cette montre. Celle-là, c'était son paiement.

Mme Rochet n'en croyait pas ses yeux. Elle regarda de nouveau le chèque, pour vérifier qu'elle avait bien lu le chiffre. C'était une petite fortune qu'elle tenait entre ses doigts. Une fortune qu'on lui *offrait*.

« Je représente une association qui apporte de l'aide aux mères célibataires dans le besoin, expliqua l'adolescente au regard vif et aux cheveux flamboyants. Vous avez été tirée au sort pour bénéficier de cet argent. »

Mme Rochet balbutia des mots sans suite, le cœur si léger qu'elle craignait presque qu'il s'échappe de sa poitrine. Avec cet argent, plus besoin de pension alimentaire, ni de garde partagée. M. Léry pourrait bien avancer tous les arguments possibles et imaginables, cette fois, elle ne se laisserait pas faire. Elle était prête à se rendre devant le tribunal. Elle ne cacherait rien de ce que cette affreuse femme et lui faisait subir à Loïc. Ils seraient bien forcés de lui laisser leur fils.

Mme Rochet était dans un tel état de félicité qu'elle ne remarqua pas la disparition de sa bienfaitrice.

Mme Léry hésita. Il serait temps de rentrer, à présent. Oh, et puis, après tout, un verre de plus ou de moins... Sa tête commençait déjà à tourner. Elle laissa échapper un gloussement. Au fond, quelle importance si elle perdait son emploi sur la base d'une accusation de vol non fondée ? Quelle importance si elle devait comparaître au tribunal ? Elle passerait ses nerfs plus tard sur son beau-fils. En attendant, autant prendre un dernier verre.

« On ne peut pas le réparer, déclara doucement la mère de Marc, une pointe de colère

perçant dans sa voix. Je t'avais prévenu d'en prendre soin. Tu ne m'as pas écoutée, tant pis pour toi. Tu vas économiser jusqu'à ce que tu aies assez d'argent pour en racheter un. »

Sur ce, elle s'éloigna. Marc passa la main sur son magnifique piano à queue qui, pour une raison inconnue, refusait de fonctionner. Il en prenait pourtant soin plus que tout au monde.

Avec dix euros par mois, combien de temps lui faudrait-il pour en racheter un ? Et même s'il y parvenait... ce ne serait jamais pareil. C'était le piano de son grand-père, celui sur lequel il avait joué ses premières notes. Une larme roula sur sa joue.

Une seule. Dora en avait versé des centaines. Mais c'était un début.

Nina regarda ce qui avait été sa maison. Lentement, presque délicatement, elle s'effondra. L'incendie avait étrangement respecté les propriétés avoisinantes, se limitant à une demeure en particulier. *Sa* demeure. Là où elle était née, où elle avait grandi. Sa chambre, avec son bureau impeccablement rangé, ses surligneurs alignés derrière son ordinateur, ses livres classés par ordre alphabétique dans sa bibliothèque... les dessins affreux de sa petite cousine censés la représenter... la tache sur le plancher datant de quand elle avait fait tomber — et cassé — son pot de vernis préféré... Pourquoi ce détail si insignifiant prenait-il soudain de l'importance ?

Pourquoi se sentait-elle soudain si vide, si perdue ?

Non loin de là, une jeune fille rousse regardait les passants aller et venir, indifférents à sa présence — et pour cause...

Sa carte était redevenue vierge. Il y aurait encore fort à faire dans cette ville ; hélas, elle se devait d'obéir aux règles. Un jour, jamais plus. Un jour, une poignée de chanceux, et d'autres, qui reviendraient peut-être sur le droit chemin, ou peut-être pas. Justice ne signifiait pas toujours compassion — ou du moins, pas pour les coupables.

La rouquine sourit, intrigante autant qu'effrayante. Elle disparut.

00h02. Dans la petite gare de Juvillier, un train qui n'aurait pas dû exister s'arrêta, le temps de permettre à une adolescente de monter à bord sans cesser de regarder sa carte tourner...